

1939 (14 juillet)

Général Luis FERNANDEZ

Un 14 juillet exceptionnel

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 101 (décembre 2005), p. 10 à 13.

Le général Fernandez est interné au camp en avril 1939, en provenance du camp d'Argelès-sur-Mer. Il y reste jusqu'à l'automne. Il entre dans la Résistance dès 1940, crée plusieurs maquis pyrénéens et devient le chef des unités de guerrilleros espagnols de la Région IV (Toulouse) au début de l'année 1944, avec le grade de colonel, puis de général.

Il évoque ici la célébration du 150^{ème} anniversaire de la Révolution française par les internés du camp de Gurs.

« C'était déjà juin. Le Parti a eu une autre idée, plus politique : faire du 14 juillet, la fête de la Révolution française, une grande manifestation d'internationalisme. C'était sans doute encore une idée des Internationaux qui savaient l'importance du 14 juillet dans le monde (Le Parti Communiste Français avait, dès le mois de février, fait des propositions en ce sens, pour fêter le 150^{ème} anniversaire de la Révolution et rappeler le 14 juillet 1935 qui avait été une date dans la formation du Front Populaire, et pour réagir contre la marche à la guerre et au fascisme. Ces propositions ne furent pas retenues. (Cf. Jacques Duclos, Mémoires, pp.365)

Le Parti se réunit pour examiner ce projet ; puis la Jeunesse aussi, à part.

Il a fallu mener une dure bataille politique, à cause du terrain anti-français : nous étions quand même dans un camp d'internement en France, et on n'avait pas tort de dire que les Français, ou plutôt leurs gouvernements, portaient une responsabilité dans la victoire de Franco...

Dans le Parti même, c'est plus facile d'arriver à se comprendre - surtout à l'époque : « Le Parti a dit... » Mais après, il a fallu faire un grand travail d'explication et de persuasion. Pour les dirigeants socialistes, c'était difficile de s'opposer à cette idée - s'il s'était agi d'une fête soviétique, ç'aurait été une autre chanson ! Les Anarchistes étaient les plus acharnés à monter les Espagnols contre cette idée de célébrer le 14 juillet. Mais l'opposition était profonde dans la masse : « La fête du pays qui nous tient au camp ! » Il a fallu déployer une activité énorme. Nous avons fait des quantités de réunions dans les baraques pour expliquer ce que c'était que la Révolution de 89. Ce qui nous a bien aidés, c'est que la « Marseillaise », pour les Espagnols, comme pour bien d'autres peuples, était traditionnellement un chant révolutionnaire. Il a fallu expliquer que, justement par ce geste, nous ferions la différence entre la France de la Révolution, les Français démocrates, et ceux qui voulaient les entraîner sur les traces de Mussolini, de Hitler et de Franco.

Un jour, chez les Internationaux, j'ai trouvé un groupe espérantiste ! J'étais le seul Espagnol. Les Internationaux étaient très amicaux avec les Espagnols. J'y suis allé plusieurs fois : ça m'a fait me lier avec eux. C'est comme ça qu'ils m'ont invité à jouer au volley. Presque tous les jours, j'allais chez les Internationaux.

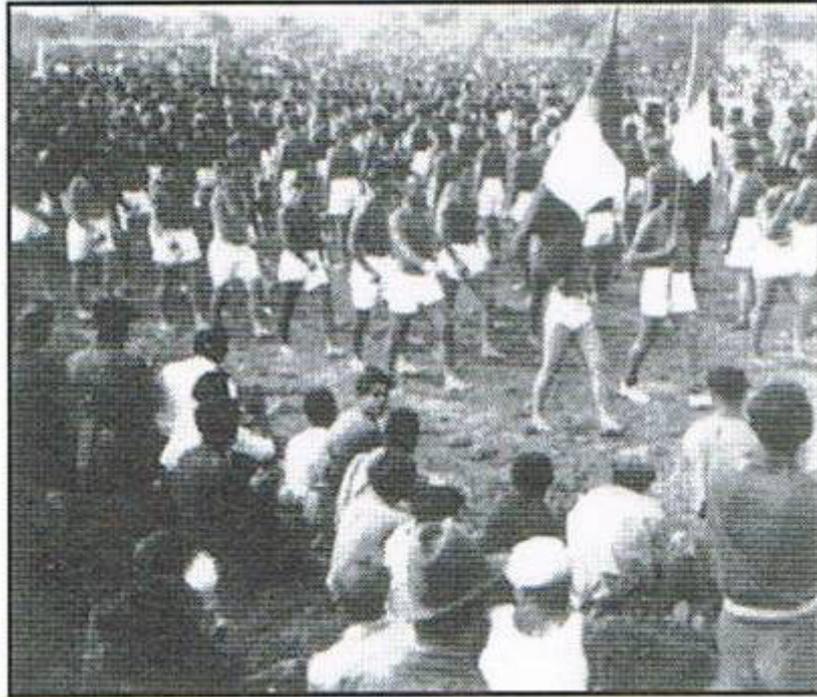
Puis, on s'est mis à aménager un terrain de foot. Là aussi il fallait aplanir, transporter des caisses remplies de terre. Il fallait amener des gens pour ça aussi. Heureusement, il faisait beau : ça aide. Chaque îlot s'efforçait d'amener une équipe sûre. Puis, tous ceux qui voulaient venaient pour faire quelque chose.

Dans toute cette préparation, nous avons fait des adhésions au Parti.

Pour se reposer, on allait voir dans tous les îlots ce que faisaient les autres. Ça créait l'émulation.

Les Italiens avaient un orchestre lyrique, du chant, avec un ténor de la Scala, Tofoni, qui est toujours à Paris, du moins qui y était il y a quelques années. Je crois que je l'ai revu à la Libération. Toutes les régions de l'Espagne présentaient quelque chose : un chœur basque, des danses basques, des chants catalans, les Andalous... mais des Andalous sans femmes... Un artiste de music-hall, un imitateur, a joué les femmes andalouses. Il y avait des guitares... Je me rappelle encore une chanson très populaire qu'il a parodiée... Je me rappelle tous ces moments-là.

Quelques jours avant le 14, on a réuni tous les îlots pour répéter les mouvements. Au premier moment, ça a été une catastrophe. Rien ne marchait plus ! Mais les moniteurs ont insisté, nous avons répété et répété et répété... et encore quelques jours comme ça.



Il fallait un uniforme. On a décidé : un caleçon. Ne croyez pas que c'était si facile : tout le monde n'en avait pas. Il a fallu coudre les braguettes...

La veille, tout le monde a lavé son caleçon, l'a mis à sécher au soleil tout savonné, l'a relavé... Ça serait à faire un film, tous ces enfermés qui se plaignaient continuellement de la nourriture... Un esprit collectif les avait transformés.

Le 14, à six heures, tout le monde était debout, rasé de près...

Les mouvements d'ensemble ont fait un effet formidable. Certains avaient un fond : par exemple, ils représentaient la faucille, le marteau et d'autres motifs encore.

Après, il y a eu le grand match de football : Espagnol contre Etrangers. Il y avait là plusieurs joueurs internationaux : un de Barcelone, un peu âgé déjà, un autre qui pendant l'occupation a joué dans l'équipe de Bordeaux. Chez les Etrangers aussi.

En lever de rideau, il y avait un match Pays Basque contre Espagne. Je m'y étais entraîné avec ardeur... toujours comme une tâche du Parti ! Au match, j'ai reçu un coup dans l'estomac, je suis tombé, j'ai perdu connaissance. On m'a retiré du terrain (il y avait assez de candidats pour prendre ma place !).

Il y a eu aussi des matches de volley-ball. Puis tous les groupes folkloriques ; pas seulement les Espagnols, même les Russes ont chanté et dansé.

Les officiers français ont été très contents et nous ont accordé quelques faveurs. Les contacts ont été meilleurs. Et le Parti avait acquis toute l'influence dans le camp.

Un autre épisode de la vie du camp de Gurs qui m'a frappé, c'est le passage du Tour de France sur la route très proche du camp. »

Luis Fernández

Biographie du général Fernandez

Texte publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de *l'Amicale du camp de Gurs*, n° 63 (mars 1996), p. 5, à l'occasion de son décès

Le Général Luis FERNANDEZ, membre de la direction de l'Amicale du camp de Gurs.

Né le 2 août 1914 à Bilbao d'une famille de cheminots, Luis Fernandez participe dans les rangs de l'armée régulière républicaine à la défense de l'Espagne contre les rebelles franquistes. Contraint comme des milliers d'autres combattants républicains et membres des Brigades Internationales à franchir la frontière franco-espagnole, il est interné au camp de Gurs puis enrôlé dans des brigades de travail lors du conflit franco-allemand. Il participe peu après à l'organisation des maquis espagnols; et en deviendra le dirigeant principal.

Sous son commandement, les guérilleros espagnols mèneront de nombreuses actions d'éclat et libéreront Toulouse. Général F.F.I., homologué Colonel de l'Armée Française, il sera élevé au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur en 1946 avant de passer dans la clandestinité lors de l'interdiction du P.C.E en France en 1950. Il continuera cependant son activité politique antifranquiste, ce qui le conduira à son arrestation en 1960 par les autorités françaises et son incarcération à la prison de la Santé à Paris son expulsion de France vers la Pologne. l'intervention de la Ligue des Droits de l'Homme, à la suite d'un grave accident de la route, permettra son retour sur le sol français en 1963.

Le Général Fernandez est décédé près de sa famille à Pontoise (Val d'Oise), fidèle jusqu'au bout aux idéaux de la République Espagnole et à ceux de la résistance, lui et ses camarades de lutte qu'il n'a jamais oublié de mentionner dans ses récits de combat et à qui il n'a jamais cessé de penser et de rendre hommage.